



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Réflexions Chrêtiennes, Sur Divers Sujets De Morale

Utiles A Toutes Sortes de personnes, & particulièrement à celles qui font
la Ratraite spirituelle un jour chaque mois

Croiset, Jean

Paris, 1710

De la fausseté des préjugez qui combattent la douceur de la vertu,

[urn:nbn:de:hbz:466:1-46072](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-46072)

tir aux autres l'obligation indispensable, en soient eux-mêmes les infracteurs, & que ces guides des ames s'écartent des voyes du salut, tandis qu'ils y conduisent si sûrement les autres. A ces doutes si bien fondez ; à ces interrogations si pressantes ; à tous ces reproches si concluans, qu'auroit-on à répondre ?

Et que répondra-t-on au Juge souverain, quand il nous demandera compte, & de ce que nous avons fait, & de ce que nous avons crû ? La morale n'est pas moins l'objet de nôtre foy, que le dogme ; il seroit aisé de croire tout ce qu'on voudroit, si l'on n'exigeoit point une conformité de mœurs, & de créance. Dans nôtre Religion il faut croire, mais il faut vivre conformément à ce qu'on croit. Refuser de croire ce que l'Eglise nous propose, c'est folie ; mais ne vivre pas selon la Loy qu'on honore & qu'on croit, c'est un excès de folie.

De la fausseté des préjugés qui combattent la douceur de la vertu.

I.

Pour peu qu'on ait de bon sens, on

convient aisément dans le monde, que la vertu est aimable, & que le sort d'un homme de bien est heureux. On convient qu'il a pris le bon parti; on admire la tranquillité dont il jouit; on porte envie à sa persévérance, & il n'y a pas un libertin qui ne voulût mourir en homme de bien.

Mais quelque soin qu'on prenne de dépouiller la vertu chrétienne de cet air âpre, & rebutant; quelque doux que soient ses traits, on s'en fait toujours une idée austère. On a beau en applanir toutes les avenues, on veut que ses chemins soient raboteux, que les épines y naissent sous les pieds à chaque pas, & que la voye qui y conduit soit si étroite qu'on ne puisse y passer. C'est une terre de promesse; on avoue que les fruits y sont en abondance, & fort doux; mais la prévention veut que l'air y soit dévorant, & qu'il y ait des monstres à combattre: Et voilà ce qui allarme les sens; voilà ce qui effraye, ce qui rebute tant de personnes.

Mais, mon Dieu! quand il en devroit beaucoup coûter pour être homme de bien, reste-t-il, à qui a la foy, un autre party à prendre? Que s'il en coûte en-

core plus de ne l'être pas, quelle excuse ? quel regret ? quelle folie, pour qui se deffend de l'être ?

Si les épines qui se trouvent sur la route de la vertu ne piquent pas ; si elles sont même plus abondantes dans toute autre route, où certainement elles piquent ; si l'étrécissement du chemin laisse à tous un espace aisé ; & si les monstres qu'on y craint, ne sont que des phantômes qui disparoissent dès qu'on les approche ; quel cuisant regret, quel desespoir pour ces personnes délicates, qui estiment, qui aiment même la vertu, mais qui s'en éloignent de crainte de trouver trop de difficultez, & d'avoir trop de peines, tandis qu'elles vont se tourmenter sans cesse dans les voyes dures, & raboteuses du monde, leurées par l'esperance d'une vie douce & tranquille, qu'on ne peut trouver cependant qu'au service de Dieu ?

Certainement, si les personnes les plus voluptueuses avoient la juste idée, & la vraie notion de la vertu chrétienne ; elles auroient pour la sainteté toute l'ardeur, & tout l'empressement que le Sauveur du monde a voulu nous marquer par ces expressions figurées de faim & de soif ; &

elles seroient bien-tôt desabusées de ces faux préjugez qui la rendent austere & peu sociable, & qui en donnent du rebut.

Il y a de la peine, dit-on, à mener une vie unie, reguliere, & chrétienne; mais quelque penible que puisse être cette vie chrétienne, est-elle moins indispensable? Et un Chrétien a-t-il à délibérer s'il doit vivre chrétiennement?

Si la peine nous arrête dans les voyes du salut, & que les difficultez nous fassent reculer, il faut renoncer, non seulement au service de Dieu, mais à toutes les conditions de la vie, & même à toute la société humaine: car quelles bien-séances du monde ne portent pas avec elles un caractere de gêne, & de sujétion? Que seroit-ce dans le commerce de la vie, qu'un homme qui auroit pour principe de ne se faire violence en rien? Ce n'est même qu'en se faisant violence presque en tout, qu'on passe pour honnête homme dans le monde. Il faut sçavoir se contraindre pour y avoir place parmi ce qu'on appelle honnêtes gens; il le faut, & on le fait. On ne veut se dispenser de cette Loy qu'à l'égard de Dieu; tout est trop gênant, tout est trop épi-

neux , tout est trop penible à son service. On a beau représenter que c'est un Dieu qu'on sert , & que nôtre devoir essentiel , que nôtre bonheur éternel sont inseparables de son service ; on se plaint , on languit , on se dégoûte. Faut-il se vaincre , souffrir , ceder , dissimuler ; pourvû que ce soit pour une raison d'intérêt , ou que ce soit un usage reçu dans la vie civile , rien ne coûte. Le même devoir devient impossible , dès que c'est un devoir de religion.

S'avance-t-on beaucoup dans le monde sans de si grands efforts ? Et avec tous ces penibles & puissans efforts , fait-on toujours fortune ? Est-il aisé , est-il fort doux de dépendre de cent sortes de gens , tous plus imperieux , tous plus bizarres , dont il faut souffrir toutes les humeurs , & essuyer souvent tous les rebuts.

A quels fatiguans devoirs , à quelles humiliantes civilitez , à combien de liberalitez forcées n'engage pas un procès , un point d'honneur , un employ , une affaire importante ? Que de perils à l'armée , que de courses sur mer , que de gênes , que de travaux par tout pour satisfaire l'ambition & la cupidité ! Y a-

est-il sur la terre un état, une maison, une famille; y a-t-il presque une personne qui réussisse sans un travail accablant & assidu? Combien d'intrigues & de ressorts à remuer, mon Dieu; combien de ménagemens & de bien-séances à garder; combien d'affronts, de déplaisirs & de travaux à dévorer dans le commerce de la vie civile? Et rien de tout cela ne coûte; ou s'il coûte, rien du moins ne rebute.

Une famille qu'il faut maintenir dans l'abondance & dans l'éclat, parmi des revers de fortune qui dépaissent; un employ qu'il faut obtenir malgré l'envie ingénieuse & maligne de cent concurrents, & qu'il faut remplir, sous les yeux d'autant de censeurs que de jaloux.

Quelles inquietudes d'une vie tumultueuse? Quelles allarmes d'une fortune chancelante? Jamais austerité de vie n'exigea de si durs, ni de si continuels travaux, des plus austères Penitens: Il n'est pas jusques aux divertissemens qui ne coûtent; les plaisirs des mondains ne font pas la plus paisible partie de leur vie; & le vice en se permettant tout, est-il plus tranquille que la vertu, lors

qu'elle est la plus severe, & qu'elle ne s'accorde rien ?

I I.

Quand dira-t-on du monde comme l'on dit de Dieu, qu'il y a trop de peine à son service, & qu'il en coûte trop d'être mondain. Quand, rebuté par de si réelles, & toujours plus infructueuses difficultez, s'avisera-t-on de secouer ce pesant joug, pour servir un meilleur Maître qui merite tout & exige si peu; qui adoucit toutes nos peines, & qui recompense au centuple le peu qu'il exige. Il y a de la peine au service de Dieu: Eh, Seigneur! trouveriez-vous beaucoup de Serviteurs, si pour vous plaire il falloit essuyer & souffrir tout ce que le monde exige des mondains.

Si pour être Saint il falloit sacrifier aux penibles travaux de la guerre, & exposer à mille dangers de la vie un fils unique, seul heritier d'une grande succession, toute l'esperance d'une ancienne & illustre famille, & risquer avec luy tout ce qu'on a de plus liquide & de plus cher, trouveroit-on beaucoup de peres, qui à ce prix voulussent être Saints ?

Si pour gagner le Ciel il falloit indif-

pensablement travailler jour & nuit dans des emplois ingrats accompagnez de mille déboires, sans nul agrément, sans fruit, comme font tant de gens; s'il falloit être esclave de toutes les bien-séances, faire une étude continuelle de souplesse pour s'ajuster à toutes les humeurs, comme un homme de Cour; s'il falloit user ses jours, sa santé, sa vie même, dans un cahos d'affaires & d'embarras, toujourn occupé, accablé sans relâche, le nombre des predestinez seroit-il grand?

Si pour vivre en parfait Chrétien il falloit dévorer tous les déplaisirs des mondains, s'assujettir à toutes les bizarres, & fatiguanes loix de mode, de civilité, d'usage; s'il falloit seulement, pour plaire à Dieu, se gêner autant, & le corps & l'esprit, qu'une femme mondaine le fait pour plaire au monde, appelleroit-on le joug du Seigneur fort doux, & son fardeau fort léger?

Est-ce qu'on ne sent point l'inégalité & la difference de ces deux jougs? On la sent; on avouè même que le monde est un mauvais maître; on l'appelle bizarre, dur, tyrannique; on n'oseroit penser de même d'un Dieu aussi bon & aussi

bienfaisant que le nôtre : pourquoy se plaindre donc si fort des prétendues difficultez que l'amour propre fait craindre à son service, comme si elles étoient particulieres à ceux qui servent Dieu ? Il s'en faut bien qu'il y ait autant à souffrir au service de Dieu, qu'en servant le monde. Qu'est-ce donc qui nous dégoûte ? qui nous rebute du plus essentiel des devoirs de la vie ?

On sçait, on avouë que les épines naissent par tout, on ne laisse pas que de poursuivre : c'est ainsi qu'on agit dans la conduite du siecle : Pourquoi prendre une autre regle à l'égard de Dieu : La peine ne nous arrêtera-t-elle nulle part ailleurs, que dans ce qui regarde son service ? & ne sera-t-on lâche, que quand il s'agit d'être Chrétien ?

Il y a de la peine au service de Dieu : & qui vous l'a dit ? vous qui n'avez peut-être jamais été un jour entier à son service ?

Il y a de la peine : & qui vous a dit que cette peine vient de la loy de Dieu, & de la qualité des choses qu'il vous demande ? Ces difficultez qu'on attribué injustement à la vertu chrétienne, viennent de nôtre cœur, elles naissent dans

nôtre fonds. La loy du Seigneur est trop raisonnable, pour n'être pas aisée; mais un malade trouve tout poids trop pesant.

Le cœur est corrompu par le vice; il n'est pas surprenant, qu'il n'ait pas du goût pour la vertu. Tout paroît difficile dans les voyes de Dieu, parce que tout ce qui se presente est nouveau, à qui a toujours suivi une route opposée. Ce ne sont point les choses que Dieu demande qu'il faut changer, c'est nôtre cœur.

Quand nous aurons repris sur les sens ce que nous leur avons laissé gagner; ce qui nous fait maintenant horreur, fera nos délices. Ne disons plus, la vertu est difficile; mais disons, les passions vicieuses que j'ay nourries, les perverses maximes du monde que j'ay suivies, les mauvaises habitudes que j'ay prises me rendent la vertu difficile.

Mais enfin, qui sont ceux qui disent que la vertu est trop austere? ce sont toujours ceux qui n'en sçavent rien. Les gens de bien pensent tout autrement; aussi experimentent-ils le contraire. Ayons la même vertu qu'eux, & nous aurons le même goût. Vivons comme eux, & nous parlerons le même langage. Certainement il suffit d'avoir du

bon sens pour comprendre que les voyes de Dieu sont toutes applanies, & qu'il n'y a de plaisir pur & solide, que pour les serviteurs de Dieu.

C'est un article de Foy, que le joug du Seigneur est doux, & que quelque pesant que paroisse le fardeau qu'impose sa loi, il est en effet tres-leger: heureux celui qui le porte dès ses premiers jours; mais le joug du Seigneur dût-il être fâcheux, a-t-on à se plaindre dès que c'est le joug du Seigneur.

La voye du Paradis dût-elle être encore plus étroite que ne s'imaginent les Chrétiens lâches & imparfaits, dès que c'est la seule voye qui mène au Ciel, y a-t-il à délibérer si l'on en prendra une autre?

Et certes en peut-il trop coûter lors qu'il s'agit d'une éternité? lors qu'il s'agit de tout gagner ou de tout perdre, lors qu'il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur éternel: il s'agit cependant de tout cela, & il en coûte peu.

La vertu toute austere qu'elle paroisse, fait goûter de veritables plaisirs; & il n'y a de bonheur parfait en ce monde que pour les gens de bien qui travaillent serieusement à se sanctifier.

Dût-on marcher dans un désert, on n'en essuyera point les ardeurs ni les secheresses; le maître qu'on sert manque-t-il de moyens pour rendre son service doux & aisé? La vertu chétienne ne dût-elle habiter que dans la plus sterile solitude, Dieu sçait y faire descendre la manne du Ciel pour ses serviteurs. Il sçait faire sortir des rochers, des sources d'eau vive. Les fables brûlans, les sentiers les plus raboteux, les antres & les fournaies même; tout peut fournir à leur rafraîchissement & à leurs délices. Enfin tout est doux, rien ne coûte à qui aime véritablement Dieu.

I I I.

Mais dès qu'on prend le parti de servir Dieu, dès qu'on devient devot, on n'est plus bon à rien: C'est ainsi qu'on parle dans le monde.

Certainement, il faut qu'on estime le service de Dieu bien peu de chose. Eh quoy! est-ce n'être bon à rien, quand on est bon du moins à servir Dieu? Disons mieux; dès qu'on prend le parti de servir Dieu, on est bon à tout ce qui est bien, & à proprement parler, il n'y a que les méchans qui ne sont bons à rien.

Dés qu'on est sincèrement vertueux, on est doux, traitable, humble, juste, officieux; on s'applique tout entier aux obligations de son état. Nulle consistance dans l'amitié, nulle bonne foy dans le commerce, nulle probité dans la vie civile, si elle n'est fondée sur la vertu. La piété donne du bon sens, de la droiture, de l'application, de l'adresse.

Fût-on dans les premières places du royaume, si l'on manque de douceur, de moderation, de piété, le cœur désavoué en secret l'hommage qu'on rend en public: il n'y a que la véritable vertu qui ait des droits incontestables sur les cœurs, & qui se fasse respecter par tout où l'on reconnoît son caractère.

Dieu ne voit rien de grand dans l'homme que le soin de lui plaire & de le servir; quelques libertins, quelques femmes mondaines pensent autrement: qui se trompe?

La véritable grandeur dans l'esprit des personnes raisonnables, est de remplir exactement les devoirs de son état. Il est tant d'obligations à quoy nous engage le commerce, la société, les emplois, & tous les divers états de la vie, rien n'est plus beau que de s'appliquer sans relâche

à y satisfaire ; voyons si quelqu'un y satisfait mieux que ceux qui ont pris le parti de la devotion.

Parcourez tous les divers états de la vie. Qui est bon pere de famille , bon maître , bon juge , bon parent , bon ami , bon sujet ? Quelle femme plus reguliere , quel domestique plus fidele ! quel artisan plus exact , plus laborieux ! quel homme plus religieux observateur de sa parole ! quel Ministre du Seigneur plus exemplaire ! Ces vertus sont le fruit de la veritable pieté chrétienne. Voilà à quoy sert la vertu ; est-elle donc bonne à quelque chose ?

L'Evangile vous défend-t-il de veiller à la conservation de vos biens , & de travailler même à les accroître par des voyes permises ? L'Evangile condamne-t-il le soin de pourvoir à vôtre famille ? de placer vos enfans , de recueillir les fruits de vos terres , de soutenir même vôtre dignité avec honneur , & selon les regles de la justice ? Défend-t-il de se rendre les uns aux autres , les devoirs ordinaires de la vie civile ? Vous fait-il même un crime d'une recreation honnête , d'un soulagement raisonnable , d'un équipage , d'un ameublement , d'un ha-

billement modeste & convenable à vôtre naissance & à vôtre rang ? Nullement ; il condamne seulement l'excès, la cupidité, & le trop grand empressement.

Il ne désapprouve point les devoirs de civilité, & les bien-séances ; il les regle. Il ne commande pas aux Chrêtiens de vivre solitaires dans le desert, mais il ordonne à tous de vivre en parfaits Chrêtiens chacun dans son état.

Bien loin de rendre les gens rudes & sauvages, rien n'est plus propre à civiliser, & à polir, que la veritable pieté. On en voit tous les jours quelque exemple. Qu'un homme soit débauché, il est fâcheux, intraitable, brusque, incivil, bizarre, emporté, de mauvaise foy, vindicatif ; il n'est bon qu'à exercer la patience des autres. Qu'une femme n'ait point de pieté, elle est vaine, oisive, capricieuse, dure à ses enfans & à ses domestiques, & une pesante croix à un mari. Mais ces mêmes personnes prennent-elles le parti de la devotion, elles deviennent douces, raisonnables, honnêtes, bienfaisantes envers tout le monde, appliquées à leurs devoirs, respectables dans leur état, dignes de l'estime & de la veneration de tout le monde.

Quelle pitié, Seigneur ! d'entendre dire à des Chrétiens, que dès qu'on vit selon les maximes de l'Évangile, on devient fâcheux, impoli, incommode, & qu'on n'est plus bon à rien : Et quoy ! ne peut-on être bon à quelque chose dans le monde si l'on ne se damne ? & ne sçauroit-on y vivre heureux, si l'on n'y vit qu'en payen, ou en libertin ? *Rideamus, Christiani, sed christianè*, disoit Salvien ; la joye ne sied pas mal aux Chrétiens, pourvû que ce soit une joye chrétienne ; la devotion n'interdit pas le commerce de la société civile ; elle n'interdit pas les divertissemens honnêtes, mais elle ne connoît point de divertissement honnête qui ne soit Chrétien.

Il s'en faut donc bien que la vertu ait un air triste & mélancolique comme les gens du monde veulent le faire accroire ; une joye pure & perseverante, est l'appanage des gens de bien.

A la verité, ils n'ont point de ces plaisirs tumultueux, qui ne sont doux qu'autant qu'ils amortissent les chagrins & les inquietudes secretes en étourdissant ; leurs divertissemens sont tranquilles ; ce n'est point par mélancolie qu'ils aiment la retraite ; c'est par religion,

c'est par raison ; peu s'en faut même qu'on ne dise , c'est par amour propre.

Exempts de ces troubles interieurs , & de ces guerres domestiques , qui font qu'on va chercher ailleurs un repos qu'on ne trouve jamais chez soy , la tranquillité de leur cœur & de leur esprit , est une source de paix & de contentement , que le tumulte & la vanité des assemblées profanes alterent toujours.

Tant de circonspection , tant de retenue ne paroît pas possible sans gêne , à qui est esclave de ses passions , à qui laisse toute liberté à ses sens ; on s'imagine qu'une constante modestie , est une étude qui dessèche ; on se trompe , c'est une persévérance de bon sens & de prudence , que la vertu a le secret de rendre comme naturelle , & qui ne gêne que quand elle se dément.

Les mondains qui passent leur vie en formalitez & en bien-séances , sont véritablement à plaindre , d'être toujours esclaves de la circonspection. Les gens de bien dont la circonspection est une vertu , n'y trouvent que de l'agrément. Ce n'est point par contrainte qu'on est sage & discret , quand on est vertueux par son choix ; il en coûte peu d'être
modeste,

modeste, quand on est solidement homme de bien. La retenüe n'est pas seulement un ornement, elle est à la pieté ce que sont les dehors à une place. La modestie est toujors une espee d'abri à la vertu.

Mais combien de gens devots, vains, délicats, & sensibles sur le point d'honneur; combien dont la devotion se nourrit dans l'oïveté, & qui certainement ne sont bons à rien; combien dont l'humour bizarre & le naturel impoli revolte tous les honnêtes gens, & rend la vertu peu aimable.

Il est certain que les défauts grossiers de certaines gens qui font profession de pieté, ont servi de pretexte aux libertins, pour décrier la pieté même; mais on a tort d'attribuer à la devotion les défauts qui ne viennent que de manque de vertu. Quelle plus grande injustice que de rendre la pieté chrétienne coupable des défauts qu'elle condamne, & de vouloir qu'elle soit, ce que sont ceux qui se font honneur de son nom, & qui sous un dehors menteur de devotion, nourrissent de grands vices.

I V.

Mais à combien de railleries n'est-on pas exposé, dès qu'on pratique la vertu, & n'en coûte-t-il rien d'essuyer sans cesse cent fades plaisanteries ?

Aux railleries de qui sera-t-on exposé ? Sera-ce de ce qu'il y a dans une ville de gens d'honneur & de probité, à qui il est toujours fâcheux de déplaire ? Nullement ; ce sera de cette multitude de libertins à qui on ne peut avoir le malheur de plaire sans se décrier, à qui c'est une espece d'honneur de déplaire. Car quel homme de bon sens, s'il est Chrétien, peut trouver à dire qu'on aime Dieu, qu'on garde sa Loy, qu'on vive selon les maximes de l'Evangile, & que croyant une infinité, une éternité de peines après cette vie, on mette tout en usage pour les éviter ?

S'il n'y a qu'un impie, ou un esprit gâté qui puisse railler de la Religion, & de ceux qui la suivent avec ponctualité, doit-on se mettre fort en peine d'être l'objet de la raillerie, ou pour mieux dire de l'envie maligne de pareilles gens ? Une telle censure fait honneur ; des yeux malades ne peuvent gueres voir paisible-

ment trop de clarté : & à cette condition est-il honteux d'être regardé d'un mauvais œil ?

Dés qu'on est occupé du soin de plaire à Dieu, on gêne, dit-on, tout le monde.

Et depuis quand, Seigneur, votre service a-t-il un caractère de gêne si odieux ? Depuis quand est-ce que la vertu chrétienne gêne & aigrit des esprits chrétiens, elle qui seule a pû adoucir & apprivoiser les peuples les plus sauvages ?

Dés qu'on est occupé du soin de plaire à Dieu, on gêne tout le monde : & dés qu'on est occupé du soin de plaire au monde, c'est-à-dire, dés qu'on est vain, envieux, fourbe, dissimulé, ambitieux, car la mondanité dit tout cela, ne gêne-t-on personne ? A la vérité, comme tout est contrainte, tout est gêne dans le monde ; le long usage n'empêche pas qu'on ne le sente, mais il empêche qu'on ne s'en plaigne. Les seules gens de bien paroissent comme étrangers aux mondains. Il n'est pas surprenant que les manières de ceux-là déplaisent à ceux-ci, & que leurs maximes les gênent. Une modestie chrétienne, une regularité exemplaire, une piété humble & perseverante est une gêne, c'est-à-dire, une fâcheuse & in-

commode censure, un reproche piquant à qui dément sa créance par le dérèglement de ses mœurs, à qui mène une vie peu régulière.

Ce n'est pas seulement de nos jours que la vertu édifiante des gens de bien gêne les libertins ; c'est une ancienne plainte qui ne finira qu'avec le monde.

Défaçons-nous du juste, disoient les impies selon l'Écriture, sa probité nous fait tort, & sa conduite irréprochable nous décrie. Rien de plus gênant, rien de plus incommode que de vivre avec des gens qui tiennent une route toute contraire à la nôtre. Des gens dont l'innocence nous reproche éternellement nos désordres, & dont la probité est une vive censure de la licence de nos mœurs.

Les maximes, les voyes, les mœurs des gens de bien & des mondains, étant aussi contraires qu'elles le sont, elles ne sçauroient manquer d'être à l'un des deux partis gênantes & incommodes. La retenue & la circonspection des Saints, est une gêne pour les impies ; la licence & la conduite libertine des mondains, est un supplice aux personnes vertueuses : Il faut sçavoir qui des deux doit se corriger, & changer de route pour se con-

former aux mœurs des autres. Juge-t-on que le monde doive régler selon son goût & ses dures maximes, la conduite des serviteurs de JESUS-CHRIST ? Faut-il que les serviteurs de JESUS-CHRIST, se conforment aux irréligieuses maximes du monde ?

Dés qu'on est vertueux, on gêne tout le monde. C'est mal à propos qu'on se fait une gêne de la piété des gens de bien, qui trouvent eux-mêmes une source inépuisable de joye, & des plus doux plaisirs dans leur piété. Ce n'est pas la rusticité, ni l'impolitesse des personnes vertueuses qui choque, ce seroit tout au plus des défauts de la personne, & nullement de la vertu. Outre qu'il n'est personne qui s'acquitte avec plus d'exactitude & de soin, des moindres devoirs de la vie civile, que ceux qui s'étudient sans cesse à remplir tous les devoirs de la vie chrétienne; on peut dire que la véritable piété donne avec la droiture du cœur, un certain bon sens qui supplée à la politesse la plus étudiée; & il est certain que dés qu'on est sincèrement vertueux, on est doux, honnête, humble, juste, officieux, désintéressé.

Heureuses les personnes qui en font

elles-mêmes l'expérience ; mais à qui vient-il que nous n'ayons part à ce bonheur ? Malgré le penchant qui nous porte au mal ; malgré les préjugés qui nous détournent du bien , il y a dans nôtre ame un rayon de lumiere que rien ne peut éteindre , & qui lui fait connoître que la vertu seule est estimable & précieuse ; que Dieu ne voit rien de plus grand dans l'homme ; que l'homme ne trouve rien de plus doux ni de plus consolant lui-même que le soin de plaire à Dieu , & de le servir.

De la fausse Pieté.

I.

Il n'est rien qui soit plus aisé à connoître ; on peut même ajoûter , rien qui soit plus universellement connu , que la véritable pieté ; & cependant rien , ce semble , où l'on se méprenne davantage.

Pour peu qu'on soit instruit des vertez de nôtre Religion , on ne se représente jamais la pieté chrétienne , qu'on ne se fasse une idée d'une vertu qui renferme en quelque maniere toutes les autres. Une humilité sincere qui est la baze ; une charité pure qui en est comme